

Art Paris 2025 : l'exception culturelle française ou l'atout anti-mondialisation

Par Valérie Duponchelle et Béatrice de Rochebouët

REPORTAGE - Pour son retour au Grand Palais, le salon de printemps mise sur la peinture figurative et la scène française. Son atout pour se démarquer dans un contexte international qui resserre chaque pays sur ses valeurs.

La puissance du soleil et le noir de l'ombre. Les deux phénomènes inverses marquent la 27^e édition de la foire d'Art Paris, un peu comme l'éclipse du samedi 29 mars sur la capitale. D'un côté, le retour au Grand Palais en plein soleil de printemps, cadre majestueux pour les 170 exposants venus de 25 pays, dont 60 % restent français. Le public du vernissage, mercredi 2 avril, était manifestement enchanté de retrouver ce lieu royal qui cache bien ses travaux en coulisses.

De l'autre, la déflagration de la campagne antimondialisation du président Trump qui bouleverse la donne et le marché de l'art. La menace des droits de douane américains qui plane au-dessus des œuvres d'art, susceptibles d'être taxées à 20 % comme de vulgaires biens de consommation, en a ébranlé plus d'un. L'incertitude est presque pire que la réalité, dans une guerre commerciale qui s'arroge tous les pouvoirs, y compris de changer d'avis du jour au lendemain.

À lire aussi | [*A Paris, royaume des Arts décoratifs, le Pad a toujours la cote*](#) 🐦

Dans ce nouveau grand désordre, Art Paris a sa carte à jouer. Par son nom déjà, ses collectionneurs de toujours et ses galeries souvent ancrées dans la capitale, sa défense affichée de la scène française, jusqu'à son parcours signé Amélie Adamo et Numa Hambursin, « *Immortelle : un regard sur la peinture figurative en France* ». Pendant la pandémie, pile entre les deux confinements, Art Paris avait misé et gagné en étant la seule foire accessible en septembre 2020.

Ce coup de poker est devenu un coup de projecteur sur cet outsider porté par l'énergie de son commissaire général depuis juin 2011, Guillaume Piens, vrai globe-trotteur de l'art (derniers voyages, la Géorgie et l'Australie, et bientôt l'Albanie). « *Je suis fier de défendre la scène française, j'adore qu'on me critique pour ça* », nous dit ce roi de la com qui a convaincu ses propriétaires d'afficher Art Paris partout dans la ville. « *Je n'aime pas les hommes qui n'ont pas de chance* », disait Talleyrand. Cet homme-là, cordial mais aux avis bien tranchés, sait la capter.

Grands noms du marché

Avec la fin du Covid, la concurrence des foires internationales est repartie de plus belle. Le retour des grandes enseignes qui ont tiré Art Paris vers le haut s'est ralenti, à l'instar de la Galerie Perrotin qui n'est pas revenue. Art Paris 2025 compte quand même de grands noms du marché. De Kamel Mennour (le peintre Dhewadi Hadjab, dans le sillage de son aîné Guillaume Bresson, en gloire à Versailles) et Almine Rech (tapisserie de Claire Tabouret, l'artiste des vitraux de Notre-Dame, et un tableau de pigments de l'artiste anglais Oliver Beer), à la Galleria Continua. Sans oublier les fidèles, la galerie Claude Bernard reprise avec punch par son neveu Michel Soskine, la galerie Templon, toujours roi des ventes (sa sculpture de Garouste, son grand Rouan et l'artiste japonaise des entrelacs de laine, Chiharu Shiota, qui a fait un malheur cet hiver au Grand Palais), la galerie Lelong (merveilleuse tapisserie de l'artiste américaine Kiki Smith, comme dans l'exposition «*L'Apocalypse*» à la BnF-François Mitterrand).

Ou encore la galerie Trigano (une sculpture historique de César, *Hommage à Eiffel*, 1989, édition 6/8, autour de 500 000 euros, et *Nature morte à la fleur*, 1914, huile historique d'Alberto Magnelli). Et la galerie Loevenbruck qui expose ses artistes Gilles Aillaud ou Daniel Dewar & Grégory Gicquel, dans l'ambiance d'un appartement avec du mobilier de Beat Frank, réalisé en 1994-1995, pour le couvent de La Tourette de Le Corbusier, à Éveux, près de Lyon. Un éloge du goût français reflétant l'esprit d'Art Paris.

Et demain ? Les galeries françaises ou européennes qui se sont engagées début mai pour Frieze New York (au Shed construit en 2015 par l'agence d'architecture reine, Diller Scofidio + Renfro) et surtout pour la Tefaf New York, au Park Avenue Armory, commencent à s'angoisser sur leur futur en Amérique. Paradoxalement, celles qui ont moins d'envergure internationale peuvent tirer bénéfice de ce bazar en bichonnant leurs collectionneurs tricolores et leurs voisins belges, luxembourgeois, en attendant les Portugais et les Italiens, nouvelles patries de la défiscalisation. Contrairement aux allées bondées d'Art Basel Paris, en octobre dernier au Grand Palais, peu ou pas d'Américains en vue. De toutes les façons, ce n'est pas la clientèle visée.

Véronique Jaeger, présidente directrice générale de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, après un diplôme de Columbia University et une expérience dans le domaine de l'Art à New York aux États-Unis durant 10 ans, à Londres dans les années 90 et à la FIAC jusqu'aux années 2000, attendait vendredi le retour de son client américain intéressé par l'artiste japonais du mouvement, Susumu Shingu, et les musées pour le polyptyque du Chinois Yang Jiechang et son grand Dado historique.

Pour booster les débouchés internationaux, le comité de la foire d'Art Paris a recruté discrètement une dizaine d'« art advisors », ces conseillers des « happy few » en art qui font la loi à New York, Londres et Los Angeles, pour décrocher des ventes à l'étranger. Mission impossible ? Hier, ils ne juraient que par Art Basel et regardaient Art Paris du haut de leur premier cercle. Aujourd'hui, ils sont sur site, dès la veille du vernissage. Quand on paie 80 000 euros son stand - 20 % moins cher qu'Art Basel -, il faut en vendre, de l'art ! Surtout pour les jeunes galeries dont les artistes sont encore à petits prix. Un challenge pour Lara Sedbon et son artiste, choisie cette année par Ruinart, Lélia Demoisy et ses *Conversations avec la nature*, dans la veine du temps (entre 2 000 euros et 10 000 euros).

Une question d'humeur

Comme à Arco à Madrid, début mars, comme à Drawing Now au Carreau du Temple, à Paris, la semaine dernière, comme dans les galeries qui ne voient pas grand monde en dehors des vernissages, le marché est au ralenti et les affaires se décrochent à l'arraché (marges très négociées). Des guerres toutes proches à la crise économique mondiale, le contexte est lourd. Acheter de l'art, c'est aussi une question d'humeur, pas nécessairement de fortune. Nombre de galeries ont vu le haut de leur fichier clients hésiter et repartir sans rien.

Pour hisser la foire vers l'Olympe de l'art, les prix décernés aux artistes sont un levier stratégique, grâce à des sponsors de poids. Pour sa seconde édition, le prix BNP Paribas Banque privée, Un regard sur la scène française, le plus doté pour un peintre (40 000 euros), a élu Thomas Lévy-Lasne, 44 ans, déjà à l'initiative avec le Musée d'Orsay du « Jour des peintres », le 9 septembre dernier (près de 16 000 visiteurs !). Le Figaro fait partie de ce jury. Pour sa première édition, le prix Her Art, créé par Art Paris avec le magazine *Marie-Claire*, soutenu par Boucheron (30 000 euros), a élu l'artiste ukrainienne Zhanna Kadyrova, née en 1981, restée au pays et exposée actuellement à la Galleria Continua dans le Marais (*Strategic locations*, jusqu'au 28 mai au 87, rue du Temple, 3e).

Mieux qu'à Art Basel 2024, l'emploi des nouvelles mezzanines qui s'ouvrent sur le Grand Palais. Le secteur « Promesses » s'y est étoffé, avec de belles découvertes : de Gillian Brett, née en 1990, et ses fleurs en divers constituants électroniques (C+ N Gallery Canepaneri de Gênes) à l'artiste japonaise Shiori Kaneko aux céramiques comme des bois flottés (Wamoo Art de Hongkong). De l'autre côté, le secteur design, bien agencé par les architectes du pavillon français à la prochaine Biennale d'architecture de Venise, Jakob & MacFarlane. Un design, au choix gonflé et discuté d'éditeurs de la décoration, sans galeries à l'inverse du PAD aux Tuileries. Une offensive bienvenue dans cette foire où règne la peinture figurative. Des représentations intimes ou homoérotiques aux portraits alanguis de rêveurs, on est loin du cow-boy américain. Ou alors, à *Brokeback Mountain*...



Après sa résidence à la Villa Kujoyama au Japon, Jeanne Vicerial dévoilera à la Galerie Templon ses dernières créations du 17 mai au 19 juillet 2025. Avec *Nymphose*, elle déploie son univers de fil noir. Elle expose sa *Vénus ouverte #1*, 2020, comme un écorché contemporain, dans l'exposition «*S'habiller en artiste*» au Louvre-Lens. © *courtesy de l'artiste et Galerie Templon*